

PLUME DE NATURALISTES



Moments nature



© Michel Baratand

Une rubrique du recueil annuel **numéro 7**
déc. 2023

SOMMAIRE

Nuit de castors

par Robert Hainard

p. 245

Rencontres avec le Chat forestier

par Michel Barataud

p. 249

Amours de renards

par Michel Barataud

p. 253



Graphisme : © Philippe GRIMONPREZ



Or sur or, un renard passe dans les roseaux piétinés et brillants d'humidité. Robert Hainard. Gravure sur bois extraite de "Nuits d'hiver au bord du Rhône ; n° 214-38. 1959. Reproduite avec l'aimable autorisation de la Fondation Hainard. © Fondation Hainard

Nuit de castors

extrait de "Chasse au crayon" ; pages 90 à 94

Robert HAINARD ; 1969

Robert Hainard (1906 - 1999), est un naturaliste, peintre, sculpteur, graveur sur bois, écrivain et philosophe qui a marqué le XX^e siècle. Son oeuvre est immense et sa pensée toujours vibrante de justesse quelle que soit l'époque.

La revue Plume de naturalistes, avec la complicité amicale de la Fondation Hainard (<https://www.hainard.ch/>), a créé cette rubrique "Moments nature" sous le parrainage prestigieux de Robert Hainard (voir [Moments nature 2021](#)).

Le plafond de brouillard, usé par la bise légère, laisse deviner le bleu du ciel et l'or du couchant. Le marais est fauve, les vernes brunissent, les saules tournent au jaune, leurs buissons laissent transparaître toujours plus de ciel. Des deux côtés de la rivière de jade et d'émeraude, les grandes laïches sont panachées d'un vert plein de sève, de paille. Les pies se laissent tomber en flèche à leur gîte nocturne, traînant leur longue queue avec un frissement soyeux et caquètent interminablement.

La cabane des castors est là, sur l'autre rive, amas de branches assez désordonné, colmaté de vase et agrandi chaque nuit. Les animaux que nous avons capturés au bord du Gardon et ramenés dans ce pays où l'homme les a jadis exterminés, ont choisi ce coin merveilleux, cette calme



Castor. Robert Hainard.
Dessin extrait de "Chasse au crayon" (1969)

rivière serpentant entre les saules tortus, au milieu des marais. Sur les cours d'eau du Midi, dont les crues torrentielles remanient les alluvions anciennes en berges élevées, leurs ancêtres n'ont creusé que des terriers. S'ouvrant sous l'eau, le couloir remonte à la chambre où la bête dort au sec, sur une litière de copeaux qu'elle rend parfois fins comme de la laine de bois. Tout au plus ont-ils remplacé le plafond crevé d'un terrier parvenu trop près

de la surface par un toit de branches.
Ici, la rivière coule au ras des berges. A peine traversé le limon gras armé de racines, c'est l'air libre, et nos castors ont retrouvé la hutte, comme partout où les rives sont basses ou rocheuses. Alertés par une première crue, ils l'exhaussent, l'augmentent et je voudrais les surprendre au travail. La pleine lune, à travers le plafond de brouillard, donnera une lumière suffisante. Je m'installe dans mon sac de couchage au creux d'une troche de saules.
Dans la hutte, à huit mètres, j'entends les murmures gémissants des castors et un bruit semblable à celui d'une mésange

percutant une branche. Le jour baisse rapidement, les rouges-gorges poussent leur grincement aigu. Invisible dans la pénombre, le vol des canards siffle. Ils planent avec un frôlement, un cancanement traînant ; une éclaboussure annonce qu'ils se sont posés, au-delà du prochain coude de la rivière. La nuit est là, transparente des lumières de la petite ville proche et du lever de lune.

Les castors s'entretiennent toujours en leur domicile. Silence. En voici un qui s'affaire à faufler une branche dans la partie immergée de la hutte. Il plonge, pousse, ressort, barbote, éclabousse.



Castor devant sa hutte. Robert Hainard. Gravure sur bois 28 x 37 cm ; n°677 ; observation en 1979 ; gravure en 1980. © Fondation Hainard

Sa queue émerge par instant. Lorsqu'il se met de profil, ma lampe fait luire son œil comme du cuivre poli. Puis il s'écarte en aval et son dos s'arrondit en dôme lorsqu'il plonge.
Je m'endors ; mais deux fois encore dans

la soirée, le doux bruissement de l'eau rebroussée par le museau – que mon subconscient discerne je ne sais comment du glouglou périodique de la rivière et des flocs de la truite moucheronnant – m'éveille.



Castor à sa toilette, se mirant dans l'eau. Robert Hainard. Gravure sur bois 38 x 30 cm ; n°209 ; observation en 1951 ; gravure en 1952. © Fondation Hainard

Je n'éclaire plus et la scène est pareille, mais le sillage brillant s'éloigne en amont. Un castor ronge longuement une branche flottant le long de la rive, son dos rond luit et une tache blanche de bois nu s'élargit à gauche de sa tête.

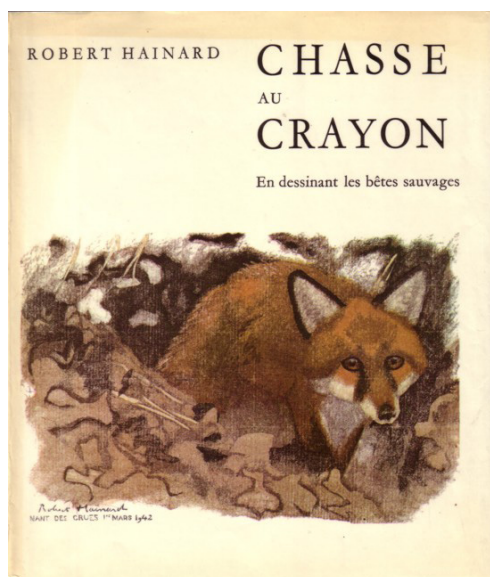
Entre 2 ou 3 heures, le castor reviendra quatre ou cinq fois, mais jamais il ne montera sur la rive et ne travaillera au haut de la cabane. Enfin l'un des deux vient en aval de mon poste, contre la rive. Il m'a senti sans doute. C'est le bruyant plongeon, la queue plaquée sur l'eau.

L'autre bête arrive de l'amont, long trait luisant, glissant dans le courant. Le couple doit s'être rejoint, ils murmurent, peut-être jouent-ils, ils gadrouillent (irremplaçable mot romand, au son suffisamment explicite). A 5 heures, grand bruit d'émersion. Ce doit être à l'intérieur de la hutte, car je ne peux rien distinguer, et bientôt un long rongement indique que les castors sont rentrés, probablement pour ne plus ressortir.

Le jour se lève, les pies jacassent. Dans la hutte, les castors murmurent. Des vols de tarins, avec un éclatement de petits cris tristes, s'éparpillent dans le ciel comme une poignée de grains, virent, se rassemblent, regagnent les vernes.

De petits grèbes castagneux remontent le courant, plongent avec une éclaboussure, émergeant plus haut dans un glouglou, tendent un cou inquiet, replongent. Leur petite masse noire file sur le sable beige que la transparence de l'eau verdit, sous la rive brune. Pour changer de ses cris de goret et de ses notes montantes, un râle joue du tambourin en sourdine. Le voilà sur la hutte, le cou tendu, pointant le bec de côté et d'autre, louchant de ses yeux rouges, la queue spasmodiquement relevée, une patte fléchie, l'autre tendue, passant de l'hyper contraction à l'hyper extension et courant avec inquiétude.

Marais de Divonne, 27 septembre 1958.



Remerciements

Ce texte est extrait du livre (épuisé) : Robert Hainard. 1969. *Chasse au crayon*. Editions La Baconnière. Neuchâtel (Suisse). 228 p.

Merci à la Fondation Hainard

(<https://www.hainard.ch/>)

et à Marie Pflug Hainard

pour leur aimable autorisation

Rencontres avec le Chat forestier

| Par Michel BARATAUD

Le ciel d'ouest décoche un rayon solaire qui se plante sur la surface encombrée du bureau.

C'est le signal. Il faut donner rendez-vous à la réalité, sortir et profiter de ce soir de début octobre, étonnamment doux et sec. Les monts de la Creuse restent verts en cette année de sécheresse, étuvés qu'ils sont dans leur peau forestière.

Cette fois je décide juste une flânerie sur les chemins, pipe au bec ; et jumelles au cou, histoire de prévoir l'imprévisible.

Perdue dans ses rêveries, la tête ne commande rien ce soir ; les jambes connaissent le parcours familier qui mène au vallon du Creux du loup, dénomination sûrement ancienne mais qui brûle de faire peau neuve, tant la bête voyageuse fréquente régulièrement le secteur ces derniers mois, après un siècle d'absence.

La tentation est trop forte : en passant sous le vieux pommier, je range dans ma poche une Fleurie-Tard bien jaune et dodue ; à déguster au moment opportun.



© Michel BARATAUD

A peine passé le fond humide, je distingue une forme sombre contrastant avec le vert paille de la prairie qui remonte vers la route et la lisière de la haute hêtraie du Bois la Besse.

Encore le Chat, quelle chance ! C'est la troisième fois en trois semaines...

Il est assis et regarde devant lui ; lui aussi paraît perdu dans ses pensées sauvages, ce qui l'a sans doute distrait de mon arrivée sans précautions.

Ici je suis quand même un peu trop à découvert ; je range la pipe dans la poche et me coule derrière la moindre courbure de terrain pour rejoindre l'aplomb des chênes qui bordent le chemin un peu plus loin. A chaque mouvement de sa tête je me fige... Enfin à l'abri de ses regards, je peux m'installer et observer.

Le chat se détend, chemine en louvoyant dans l'herbe, s'arrêtant parfois pour faire un tour d'horizon, se gratter ou se lécher le côté de la poitrine, sans doute tourmenté par des occupants au rostre affamé. Lui ne semble pas l'être : aucune velléité de détecter le mouvement d'un campagnol, il se contente d'une balade.

Peu à peu, ses pas le conduisent vers le haut de la prairie, bordé par la petite route ; à cette heure – il est 19h20 – quelques voitures sont encore susceptibles de passer. Le chat grimpe le talus, glisse un œil vers le tapis goudronné, puis s'assoit derrière une touffe d'herbe ; rien ne presse...

Presque dix minutes plus tard, il se décide à traverser la route, franchit la haie qui la borde pour passer dans une autre prairie.



© Jean-François DESMET

Il est maintenant hors de ma vue. Je quitte alors mon poste et remonte en courant vers la route.

De l'autre côté de celle-ci, caché derrière la haie, je le retrouve. Il continue sa marche hésitante ponctuée d'arrêts, tente l'approche timide d'une proie vite abandonnée : mauvaise configuration ou manque de conviction ?

Il mettra plus de quinze minutes avant de rentrer dans le bois. Entretemps, masqué derrière quelques balles rondes de foin posées dans la prairie, les jumelles confortablement posées sur l'herbe sèche odorante, je scrute le félin sous toutes les coutures. Il ressemble trait pour trait à l'individu vu récemment au même endroit le 11 septembre 2022 à 15h30 en train de chasser activement en plein soleil : après une capture manquée suivie d'une longue attente impeccablement figée, il avait sauté et plongé sur sa proie, caracolant d'un salto de l'arrière-train, fouettant de la queue, s'y reprenant à deux fois pour finalement émerger la tête de l'herbe, un gros campagnol terrestre en travers de la gueule ; il avait ensuite rejoint la hêtraie d'un trot tranquille pour le consommer. Dans les deux cas, il était à quelques 30 mètres, un régal pour l'observateur.



Chat sauvage méfiant. Robert Hainard.

Gravure sur bois 28 x 34 cm ; n°554 ; observation et gravure en 1974. © Fondation Hainard

En cette soirée du 4 octobre, la bête disparue, je prends le temps de savourer la pomme, trouvant la vie assez belle ma foi.

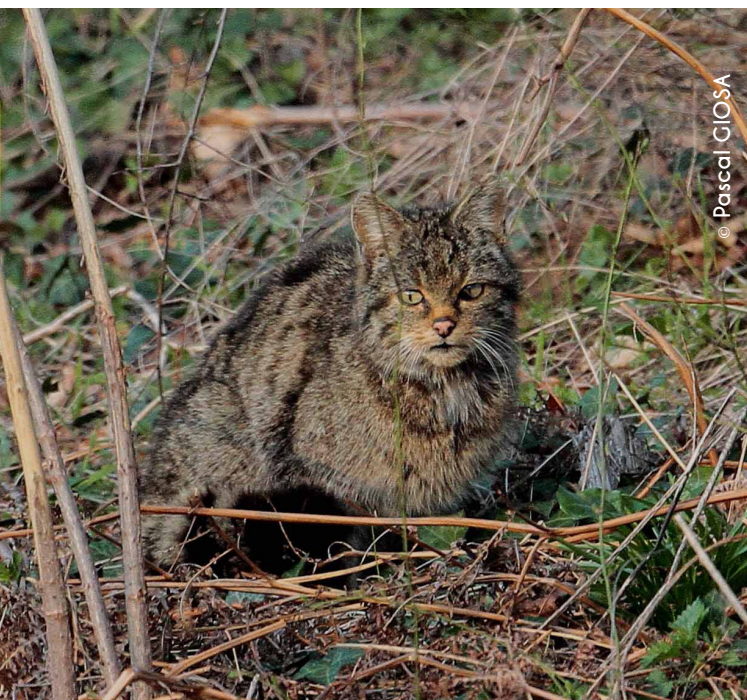
Le même individu sera revu le 11 novembre 2022 à 17h, chassant dans la même prairie, puis le lendemain à 7h30 dans une prairie voisine où il capture un petit campagnol qu'il déguste sur place, couché, en trois bouchées.

Une apparition surprise a complété cette série de moments félines sur la commune de Thauron. Le 17 septembre 2022 à 14h30, il fait un grand soleil à l'étang des Landes (Lussat), réserve naturelle fleuron de la Creuse car unique bassin sédimentaire du département. Planqués dans le magnifique affût des Trois bouleaux en châtaignier couvert de chaume, Sylvie et moi observons les nombreux hérons, aigrettes, canards, fuligules et grèbes. Juste à notre gauche, dans la phragmitaie, des cris d'alarme de Poule d'eau retentissent avec insistance. Un chat forestier sort des roseaux à cinq mètres de notre lucarne, cligne des yeux au soleil vif, s'avance précautionneusement entre les jeunes pousses sur la litière sèche de la rive, mâchouille en fermant les yeux une feuille tendre de plantule de phragmite. Quelques minutes de temps suspendu...



© Pascal GIOSSA

Aux jumelles on distingue les paillettes et flammèches dorées de l'iris émeraude de ses yeux. Puis il fait volte-face et retourne tranquille sous le couvert des hautes tiges dont le léger bruissement masque difficilement le cognement de nos cœurs ; il nous faudra un long moment avant de sortir de cette parenthèse onirique.



Cette série d'observations automnales relève bien sûr pour une grande part de la chance, et il est illusoire d'en tirer des généralités sur l'activité diurne *versus* nocturne de l'espèce.

A titre indicatif, sur le site de Thauron, que je fréquente quasi quotidiennement, les observations directes sont assez rares à l'aube (deux cas sur une centaine d'affût) et plus fréquentes l'après-midi surtout de septembre à fin décembre. Un piège photo, posé sur ce site du Creux du loup entre mi octobre 2021 et mi février 2022 à l'intersection de deux haies et d'un ruisseau sur une coulée de blaireaux, a enregistré sept vidéos nocturnes de Chat forestier en quatre mois :

- le 27 octobre à 20h40 (3°C) ;
- le 8 novembre à 17h38 (4°C) ;

- le 11 novembre à 20h40 (3°C) ;
- le 5 décembre à 21h05 (-1°C) ;
- le 19 décembre à 19h40 (-5°C) ;
- le 14 janvier à 01h01 (-6°C) ;
- le 30 janvier à 07h02 (0°C).

Sur un autre site de piégeage photo, actif du 1^{er} au 12 juin 2021 dans la saulaie en queue d'un étang sur la commune de Sardent (23), une vidéo a enregistré ce qui ressemble à une femelle post-parturiente le 2 juin à 23h29 ([lien vidéo](#)).

La ressemblance entre le Chat forestier et certains chats domestiques est forte, d'autant que l'hybridation crée autant d'intermédiaires possibles.

Mais notre accoutumance à la vision d'un chat, quotidienne aux abords de nos villages où ils abondent souvent trop, ne gâche en rien l'émotion liée à la rencontre du Chat forestier.

Car c'est aussi, au-delà de la bête en elle-même, superbe dans ses allures félines qui vont de la souplesse placide à la vivacité puissante, la rencontre avec le sauvage qui ébranle l'observateur ; une lucarne sur un monde discret, depuis longtemps enfoui dans les limbes de notre mémoire paléolithique.



Amours de renards

Par Michel BARATAUD

En cette mi-février 2023, le sud du Jura n'est plus nappé de neige que le long des lisières et versants exposés au nord. Mais l'air est chargé de lames glaciales qui ne se devinent que par leurs morsures sur les parties de peau dénudées. Le soleil bas projette les ombres de rameaux transis sur les prairies pâlies par la brûlure de la neige.

Un peu partout des bosses de terre dessinent des réseaux aléatoires sur l'herbe : les campagnols terrestres ont perdu la couche immaculée protectrice de leurs rares apparitions à l'air libre. C'est enfin l'heure du festin pour les prédateurs de rongeurs.

Buses, renards, chats forestiers guettaient la fonte de la neige depuis des semaines, se contentant du hasard de quelques rencontres et de rares réussites de capture à travers la couche gelée. Alors le moment enfin venu, le service est à toute heure, de jour comme de nuit ; mais le début d'après-midi, lorsque le soleil donne tout son possible pour réchauffer les sangs des bêtes, semble particulièrement sonner l'heure des ripailles.

Les renards notamment, maraudent loin des lisières, tout à leurs affaires. Mais ces dernières ne sont pas que gastronomiques.



© Michel BARATAUD

Même si la date est un peu tardive, il faut croire que les élans sexuels trouvent un regain spectaculaire chez un couple de goupils observé dans une grande prairie en pente, en plein soleil, à cent mètres à peine des dernières maisons du village.

Le mâle suit la femelle en trotinant. Il est à peine plus grand et plus massif à l'avant, la tête un peu plus longue et large ; les différences sont minimes. Il tient sa queue légèrement inclinée vers le bas, dessinant une courbe concave régulière ; elle, la tord dans une posture inhabituelle : horizontale jusqu'à mi longueur, puis cassée brusquement vers le bas et vers la gauche.

Elle s'arrête soudain et dresse les oreilles vers l'avant, à l'écoute sans doute d'un bruissement ou couinement alléchant. Le mâle en profite alors ; non pas pour tirer partie de cette promesse de repas : ce sont d'autres pulsions qui l'animent. Il grimpe sur le dos de la femelle, la retenant par le creux des flancs de ses pattes avant, et procède à un court coït de quelques secondes. Pendant ce temps la renarde est restée mieux qu'impassible : attentive à ce qui la préoccupait devant elle ; elle incline la tête de droite et de gauche, se tend vers l'arrière, tressaute de tout son arrière-train puis bondit sur sa cible ; manquée !



Deux renards sur une pente ravinée. Robert Hainard. Gravure sur bois 13 x 16 cm ; n°40 ; observation et gravure en 1932. © Fondation Hainard

Bien... Quelle chance ! Assister à un accouplement, ce n'est pas tous les jours. Mais la suite allait me donner quelques souvenirs d'avance pour les temps de disette...

En 42 minutes, j'assiste à 16 scènes d'accouplement, le long d'un parcours sinueux d'environ 500 mètres dans la prairie. Seize fois le mâle honore sa compagne du jour, le plus souvent durant quelques secondes, mais parfois en restant 30 secondes ou plus et procédant à 2 ou 3 coïts successifs.

C'est à se demander si la position particulière de la queue de la femelle, découvrant partiellement sa vulve, n'est pas liée à cette activité constante.

Le renard tente mollement deux captures sans succès, récolte de temps à autre des choses à terre, vite mâchées et dégluties (sans doute des restes d'épandage) ; mais il pense surtout à la bagatelle. Il fait preuve pour concrétiser ses envies d'un opportunisme tenace : plusieurs fois, la renarde s'arrête, puis aux aguets, approche une proie au ralenti ; le mâle la monte pendant l'arrêt puis la retient d'avancer, parfois avec succès, parfois moins, trotinant des pattes arrières à sa suite de façon comique. Souvent il se couche quelques secondes ; à trois reprises il la laisse prendre quelques dizaines de mètres d'avance, se love comme s'il allait dormir ou se lèche les parties génitales, puis l'amoureux épuisé reprend sa courre assidue.



Poursuite de renards. Robert Hainard. Gravure sur bois 28 x 38 cm ; n°762 ; observation et gravure en 1984.

© Fondation Hainard



Renarde en quête. Robert Hainard. Gravure sur bois 28 x 36 cm ; n°609 ; observation en 1976 ; gravure en 1977. © Fondation Hainard

La renarde semble indifférente aux émois de l'accouplement. Elle supporte stoïque les assauts de son compagnon, quoique agacée une fois lorsqu'il la retient lors d'une approche de proie : elle se retourne alors et montre les dents. Mais le reste du temps sa patience est louable. D'autant que son comportement est entièrement dédié à la chasse, mulotant en sautant vers l'avant ou en cloche les quatre pieds joints ; au total une douzaine de tentatives, toutes infructueuses : le cœur n'y est pas vraiment ; ou bien son trublion de compère fait rater l'entreprise.

Puis les deux amants franchissent ensemble la lisière et rentrent au bois, masquant la suite et me privant du score final. Mais celui constaté suffit, étant déjà de nature à ébranler la fierté des observateurs les plus fanfarons.



Renard dans la neige. Michel Jay. Ebauche de gravure sur bois.

© Michel JAY